

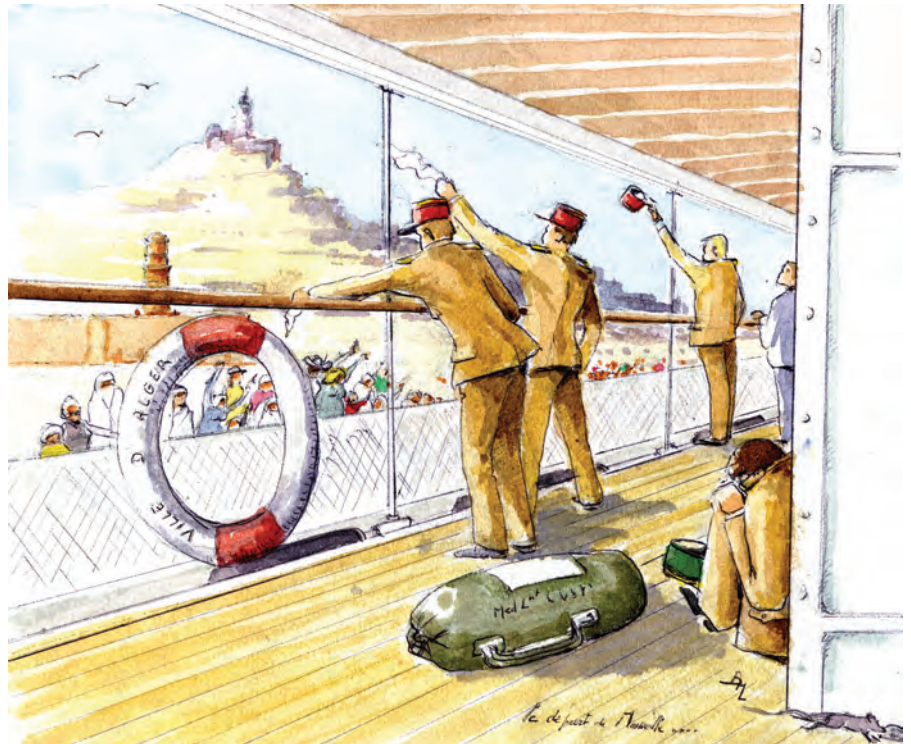
L'École aurait pu s'appeler « ALIAS » car elle changeait de nom au gré des (r)évolutions politiques. Sur « EACIRSSST » – socle intangible et solide comme le marbre – on vit se greffer tour à tour « C », « OM » et « DM ». Quoiqu'on fût à Marseille, OM n'avait aucun rapport avec le football et signifiait d'Outre-Mer. DM n'était pas le *Diis Manibus* des inscriptions funéraires latines : il fallait lire *de Marine*. Le C, loin d'être péjoratif, voulait dire *Coloniales*.

Pendant six mois, des maîtres brillants et attentifs nous apprenaient à reconnaître *Plasmodium falciparum* ou *Xenopsylla cheopis* et à recoudre les intestins du chien que nous avions préalablement ouverts. À l'issue, on procédait au choix des affectations, basé sur le classement final. 15^e sur 25, je voyais mes possibilités se limiter aux invendus, aux produits de 2^e démarque. D'ailleurs, comment choisir quand on ne sait rien des divers endroits proposés ? Fallait-il préférer Bouaké, Garoua ou Ambovombé ? La plupart se basaient sur la sonorité des syllabes. Ainsi, Nkongsamba évoquait la sensualité des danses brésiliennes, Zinder le cirque quand Tillabery faisait craindre une carence en Vitamine B1. Mais que penser devant Korhogo ou Bafoussam ? Au total, le choix relevait du hasard qui, paraît-il, fait bien les choses, sauf évidemment dans certains cas de roulette russe.

Natif de Marseille – comme Pytheas, découvreur de l'Islande au IV^e siècle avant notre ère, à l'époque où les Bretons pataugeaient encore dans le Golfe du Morbihan – je voulais partir loin, arpenter le monde. J'y étais préparé, depuis ma jeunesse, par de rudes séjours annuels, lors des vacances scolaires, à Dolmayrac (Lot-et-Garonne). J'avais déjà connu les chaleurs extrêmes : en août 1951, mes parents m'avaient emmené faire un tour d'Espagne en Peugeot 202 dont la carrosserie noire savait capter chaque rayon du soleil andalou.

Fort de ce solide bagage, j'hésitai à peine et je choisis... l'Algérie. Mais pas l'Algérie en pantoufles : moi, je partais pour le Grand Sud ; à la suite de Gary Cooper dans *Morocco* et de St-Avit de l'*Atlantide* de Pierre Benoît, je partais sur les traces de Charles de Foucauld. En fait je n'allais qu'à Ouargla situé à plus de 1 000 km au nord de Tamanrasset. J'aurais dû être serein puisque, le MGI commandant les C me l'avait assuré, ma femme pourrait vite me rejoindre. C'est seulement quand il a insisté « ne t'inquiète surtout pas pour ça » que j'ai commencé à nourrir de sérieux doutes.

En cette fin de juillet, nous étions quatre de la Bx 57 à prendre le même bateau. Nous partions pour l'Algérie mais pas Outre-Mer. En effet, en dépit d'apparences trompeuses, la Méditerranée n'était pas considérée par l'Administration comme une mer authentique. À La croire, ni Salamine ni Lépante n'étaient des batailles navales. La Mare Nostrum n'était qu'un Marais Nostrum et la traverser vous



Le départ de Marseille – (Aquarelle B. Maistre).
« Sur le quai de la Joliette, nos familles éplorées agitérent des mouchoirs ».

emmenait tout bêtement, au fond du jardin. C'était en tout cas le sort des C car, dans la carrière des métropolitains, un séjour en Algérie était consigné comme une dangereuse expédition lointaine. Les C en retiraient la légitime fierté d'accomplir sans esbroufe une tâche dangereuse mais conforme à leurs qualités insignes.

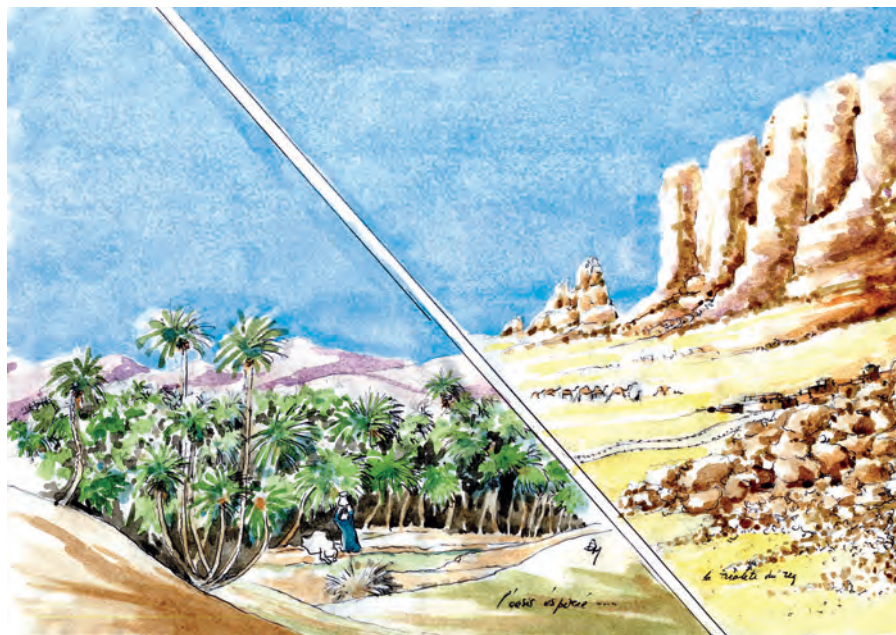
Sur le quai de la Joliette, nos familles éplorées agitérent des mouchoirs. Nous saluâmes le Pharo et la Bonne Mère et nous préparâmes à l'aventure en jouant aux cartes et en buvant des boissons alcoolisées. Le soir, sur le pont, on nous projeta un film : *Bad day at Black Rock*. Dans ce titre, les superstitieux auraient peut-être perçu un sinistre présage mais il en fallait plus pour impressionner les quatre aventuriers.

À Alger, les mousquetaires quittèrent le bord, en uniforme comme prescrit par nos ordres de route ; dans un pays qui sortait de plusieurs années de violence, ceci ne manquait pas d'allure, ou d'aveuglement. À la Direction j'appris que, en raison de l'insécurité, mon Antinéa occitane ne pourrait me rejoindre. Cette nouvelle renforça encore mon grand respect et ma totale confiance envers la parole de mes chefs. Pour noyer mon chagrin, j'entrepris avec un camarade une visite touristique de la grande cité, à pieds et en uniforme, comme toujours, comme deux nigauds. Un tsunami avait rayé de la carte des rues aussi connues que les rues d'Isly et Michelet. Nous errions sans repère, en *terra incognita*, protégés par notre képi rouge qui attestait de notre volonté pacifique et bien-faisante. Après deux jours – au moment où

nous avons compris que Didouche Mourad avait remplacé Michelet et Ben M'Hidi effacé la bataille d'Isly – l'ordre de départ arriva. Un avion devait me conduire à Ouargla à partir de la base aérienne de... Blida, peut-être. Dans un autocar conduit par un appelé qui – pour passer entre les balles de tireurs éventuellement embusqués ou pour rejoindre au plus tôt une bonne fortune – roulait à tombeau ouvert, nous parcourûmes le trajet en un temps record.

Ouargla

Le lendemain, le DC3 (?) se posa sur la piste saharienne d'Ouargla. L'image que je me faisais d'une oasis ressemblait à celle d'un autre Jardin d'Eden : grasse et fertile, verte comme l'Irlande et baignant dans une eau claire et limpide où se miraient des dattiers agitant leurs palmes au gré d'une douce brise. En fait, on trouvait une route, quelques maisons éparses au milieu d'un désert de cailloux (*reg* pour les cruciverbistes) sous un soleil de plomb. Impatient de servir (*hominibus semper prodesse*), je cherchai aussitôt la Compagnie de QG qui m'attendait évidemment avec impatience. Selon le jeune lieutenant qui y expédiait les affaires courantes, ladite Compagnie était dissoute. Qu'allais-je devenir ? Il m'annonça la création prochaine d'une Mission Médicale au Sahara où je pourrais peut-être exercer mes talents. Il me proposa, à titre amical, de me faire lire mon dossier et mes notes ; peu soucieux de gâcher mon séjour, je déclinai son offre généreuse. On me logea dans une chambre de passage. Découvert, je profitai de ces vacances inatten-



L'oasis espérée...

La réalité du reg...

dues pour hanter le mess, fréquenté par quelques officiers ; jusqu'à l'heure des repas, ils sirotaient des sodas autour de la piscine en surveillant une espèce aussi rare sous ces latitudes que celle des pandas : La Femme. Il n'en subsistait que trois spécimens ; mais l'un ne regardait que les officiers supérieurs et les autres étaient (plus ou moins) mariés. Logiquement, il ne restait plus aux mâles frustrés qu'à envoyer à leur conjointe lointaine des lettres torrides qui, me dit-on plus tard, trop tard, étaient parfois lues par les officiers de Sécurité. Pourtant certains – disciples de Guillaume le Taciturne (*point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer*) ou de Pierre de Coubertin (*l'important n'est pas de gagner mais de participer*) – ne baissaient pas les bras : ils rentraient le ventre, gonflaient biceps et pectoraux avant de plonger avec une grâce virile qui aurait dû charmer le panda. Mais cette espèce est très exigeante et bien peu sont capables de les apprivoiser. Aussi, se racontait-on au mess, avec dans le regard une profonde nostalgie, les exploits d'une Messaline qui, naguère, y rivalisait avec les championnes d'abattage de la rue Saint-Denis.

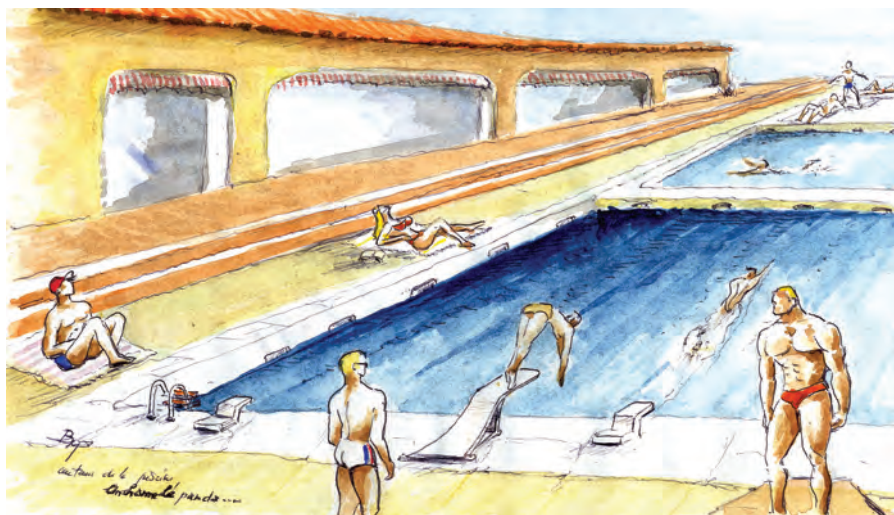
Quant à moi, j'évoluais avec élégance certes mais, en raison de mes talents nautiques limités, uniquement dans le petit bain, où je pratiquais une brasse délibérément coulée. Quand je sortais de l'eau, ma musculature d'adolescent chlorotique achevait le travail de séduction : je n'avais plus qu'à me rhabiller, en enfilant un séroural noir brodé de blanc qui mettait bien en valeur ma ligne racée, hélas gâchée par une stature un peu exiguë. Devant mon soda chaud, j'admirais les ondines, j'enviais les dauphins et je nourrissais mon cafard en écoutant les scies déversées par le tourne-disques : avec Françoise Hardy, j'attendais le jour où, moi aussi, j'aurais quel-

qu'un qui m'aime. Au repas du soir, à défaut de bromure, j'avalais des dragées de NaCl, afin de compenser la sudation qui décorait mes chemises de larges auréoles axillaires. En Indochine cette transpiration incongrue eût suffi au Roi Jean pour me renvoyer dans mes foyers ; en aurais-je été si fâché ? Mais, me sentant alors indigne de Gary Cooper, je cachais mon désarroi sous un rictus de baroudeur emprunté au Bogart de *l'African Queen*.

Après quatre jours de ce barbotage dépressif, je décidai de sublimer ma libido en me rendant utile : je rejoignis deux autres médecins-lieutenants, « lyonnais », au dispensaire. L'un d'eux revenait d'une agréable villégiature à Fort-Flatters, îlot érémitique propre à nourrir les extases mystiques des âmes dotées d'une riche vie intérieure. D'aucuns y auraient reçu la parole de Dieu et peut-être fondé une religion nouvelle. Mais le soir, notre camarade, devant le silence du désert et les espaces infinis qui effrayaient Pascal, se

contentait d'entendre les hurlements de trains imaginaires.

Des malveillants prétendent que, dans l'Armée, on ne fait rien mais qu'on le fait tôt. À Ouargla, on se sentait pleinement militaire : entre onze et dix-sept heures, la moindre activité coûtait tant d'énergie que même Marilyn Monroe nous eût laissés de marbre. Nous arrivions au dispensaire vers huit heures. Les mères entraient, portant dans leurs bras leur enfant malade. Chacun d'eux nous amenait plusieurs mouches par orifice facial, soit au total trente à quarante *Muscae domesticae* qui abandonnaient illico leur petit porteur et s'installaient dans notre « cabinet » ; en fin de consultation, des centaines de ces gracieux insectes avaient investi les lieux. L'interrogatoire médical était long car les échanges avec les autochtones rarement francophones manquaient de fluidité. Grâce à Dieu, nous avions un interprète respecté de tous car, par deux fois, il avait fait le pèlerinage à la Mecque. Il nous rendait des services mesurés. De toute façon, notre pharmacie était pauvre. La mère supérieure, qui tenait le rôle d'infirmière en chef, connaissait le plus souvent mieux que nous (et en tout cas que moi) la pathologie locale et aurait pu, sans nous, conseiller l'eau de riz et administrer l'inéluctable thiacyl au caroube. Mais, par délicatesse, elle attendait nos prescriptions avec une déférence toute maternelle qui flat-tait notre ego bien bousculé par les pandas. À onze heures, nous fuyions devant les nuages de mouches, nous nous jetions dans la 2CV, décolorée par le vent, le sable et le soleil et nous foncions vers le mess pour le repas. Suivait une sieste agitée de rêves érotiques. Et à 17 heures, nous allions retrouver nos diptères au dispensaire. La journée s'achevait au mess où, impavide, nous attendait Françoise Hardy pour un petit supplément de spleen. Parfois, un confrère nous invitait à partager dans son appartement quelque repas frugal. Un de ces soirs, (ô tempora, ô mores !) notre hôtesse portait une robe rouge sous



Autour de la piscine, on cherche le panda (Aquarelle B. Maistre)

laquelle on devinait des dessous noirs aussi troublants que le short de Silvana Mangano dans *Riz amer*. Il ne me resta plus ensuite qu'à méditer sur la délicieuse naïveté des femmes honnêtes... ou sur leur vertueuse perversité (notez l'oxymore). C'est là que je rencontrai un autre *lyonnais*. Il souhaitait faire son adieu aux armes et visser sa plaque à Calvi. Sa Colomba lui envoyait régulièrement des télégrammes annonçant un nouveau décès dans la famille. Quittant tout illico, notre ami fonçait rejoindre ses proches éplorés. Les jours s'écoulaient alors dans l'attente, jamais déçue, de l'arrivée des gendarmes envoyés par la Direction, apparemment peu sensible aux grands chagrins. Dès son retour *manu militari* en Algérie, on le renvoyait au Sahara mais un peu plus au Sud. Il a dû finir par atteindre le Niger.

Après deux mois de cette vie intense et exaltante, je rejoignis ma nouvelle affectation.

Laghouat

Pour faire partie de la Mission Médicale au Sahara, les métropolitains devaient se porter candidats. Au C, nul ne demandait son avis : *volens nolens*, il n'avait qu'à obtempérer. Je songeai que j'aurais dû, au moment du grand choix au Pharo, éviter de me poser d'absurdes interrogations. Un ami et co-tourne de l'ESN intrigua pour me faire nommer avec lui à Laghouat, créant ainsi une synergie d'une efficacité redoutable. Nous officions dans une petite infirmerie-hôpital, l'AMS (sans doute l'Assistance médicale au Sahara). Nous logions au mess de garnison dans une de ces baraques Filhod qui cumulent les avantages de la tente de camping (chaude en été, froide en hiver) et le charme de la chambre mansardée (on s'y cogne la tête aux murs et au plafond).

Au mess, nous retrouvions de « vrais » militaires qui nous toisaient avec une condescendance amusée : *ah ! ces « toubibs » ! avec leur uniforme avachi, leur démarche mollassonne et leurs cheveux trop longs !* Quand je peigne aujourd'hui ma couronne hippocratique, je sais que j'ai bien fait de profiter jadis de mes boucles. Les femmes manquaient car on ne pouvait considérer ainsi les autochtones, dissimulées sous la version locale du tchador, ou les religieuses-infirmières de l'AMS, enfermées dans leur austère uniforme ; pourtant l'une de celles-ci était fort jolie. Cinquante ans plus tard, un autre ancien de « là-bas » s'en souvient comme moi. Cette gynécopénie présentait pourtant à Laghouat une acuité moindre qu'à Ouargla. La température ambiante, moins élevée, y créait sans doute moins de congestion pelvienne et d'autre part, l'absence totale de *cet obscur objet du désir* nous rendait moins *concupiscent*s. Tout bien pesé, il ne nous restait plus que le travail.



(Aquarelle B. Maistre)

Le matin au dispensaire, nous recevions les quelque trente patients, triés sur le volet par l'infirmier selon des critères incertains et, peut-être, parfois vénaux. Djilali jouait les interprètes. Arabophone sans conteste, elle réalisait en français des performances aléatoires. De toute façon, l'essentiel des doléances s'exprimait en *Fouadou jari* (j'ai la diarrhée) et *Guelbi oujani* (j'ai mal au ventre). Nos patients méprisaient les prescriptions orales et ne croyaient qu'aux « libra », les piqûres, d'autant plus efficaces qu'elles étaient plus douloureuses. Mered, l'infirmier affecté aux libra, ne chômait donc pas ; aussi utilisait-il, du début à la fin de la séance, la même aiguille et la même seringue. Nous dûmes décourager cette tentative de taylorisme. Avec deux galons, les deux lieutenants étaient les petits poucets de l'AMS, car on y trouvait des *trois-galons*. L'un d'eux savait mesurer la distance infranchissable entre un capitaine-à-particule et des lieutenants roturiers, voire plébéiens. Comment vivait-il ce splendide isolement au-dessus du *vulgum pecus* ? Souffrait-il de ce destin cruel et grandiose ? Se répétait-il le distique du Moïse de Vigny :

Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire ;

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Nous ne l'avons jamais su : les grandes douleurs sont muettes. Lorsque, muté, il dut nous quitter, il nous proposa les alcools de son bar. Touchés par cette délicate attention, tout à fait inattendue – car elle montrait que, sous la rude écorce, battait un cœur tendre – nous hésitions à accepter cette offre généreuse. Sentant sans doute notre gêne, il ménagea notre amour-propre de manants subalternes en nous facturant ses bouteilles entamées, au

pro rata de leur contenu. Étrangement, nous en vîmes presque à le regretter quand nous eûmes le plaisir de goûter les raffinements de son successeur.

Entre-temps, les deux lieutenants se disputaient, à la belote, la plus belle des deux maisons proposées. Après un mois de luttes quotidiennes acharnées, je triomphai : à moi le blockhaus ! Le mobilier, fort sommaire, comptait, dans la chambre des enfants, deux lits si effondrés en leur centre que mes deux fils y furent moins couchés qu'assis, cette position favorise certes la lecture mais aussi les lombalgies. Chouikh, le veilleur nocturne, nous réveillait chaque nuit, le plus souvent pour un accouchement. Chouikh savait, par quelques mots bien choisis, nous montrer sa sollicitude quasi-confraternelle : *Dans notre métier, c'est vrai, il n'y a pas d'heure*. Cette sagesse nous rassérénait et nous donnait encore plus de cœur à l'ouvrage. Mon ami régnait sur la maternité avec l'aide d'une infirmière militaire fort compétente et d'une aide-soignante française mariée à un Algérien. Celle-ci parlait un arabe rudimentaire. Pendant le travail, elle savait cependant répéter à la parturiente quelques mots utiles qui ressemblaient à *Zidi l'tat* et qui signifiaient, je crois, *mais pousse donc tes fesses au bord de la table*.

Après deux années de pratique réussie, mon co-tourne devint obstétricien. Le confrère qui tenait le laboratoire, dirigea ensuite un L.A.M. Ainsi, les premières affectations déterminaient souvent tout l'avenir professionnel : pour avoir contemplé les plages de sable du désert, je fus logiquement conduit à servir un jour aux Gens de Mer.

J'avais la charge du service de médecine « Hommes » où je faisais de mon mieux (ou de mon moins mal) avec un infirmier, nommé

Hamida. Travailleur et dévoué, il avait la suprême qualité d'être moins grand que moi (*litote!*), aussi lui vouais-je une profonde affection. Avant notre arrivée, la chirurgie était (brillamment) assurée par un camarade. Dans le registre de ses comptes rendus, on lisait une maxime magnifique : *il faut faire ici aussi bien qu'ailleurs ou, alors, renoncer*. Je citai récemment cette phrase à son auteur ; quelle ne fut pas ma déception quand il la corrigea en un moins flamboyant : *où que l'on soit, il faut faire ce qu'on peut avec ce que l'on a !* Quoi qu'il en fût, nous étions si conscients de nos talents que nous décidâmes de renoncer et d'évacuer tous les cas chirurgicaux.

Après quatre mois de célibat, je décidai, en vertu de ma libido contrariée, de faire venir ma petite famille. Je ne prévins personne et les miens débarquèrent incognito à l'aéroport d'Alger. Timoré, je n'avais même pas sollicité la permission d'aller les accueillir à Alger. En cette soirée d'octobre, chargée de bagages à main, tirant son aîné d'une main et, de l'autre, portant le cadet, ma tendre moitié foulait le sol algérois d'un pas anxieux et cahotant. Elle passa la nuit dans cet aéroport inconnu, debout, à attendre la correspondance, en la seule compagnie d'une autre *Mère Courage*, impatiente de rejoindre son mari, qui sentait bon le sable chaud. À Laghouat, l'avion se posa sur la piste brûlante et en sortirent l'épouse épuisée, le cadet hurlant de fatigue et l'aîné suant dans son blazer de laine, bien adapté au soleil saharien. Bientôt, chaque confrère accueillit à son tour sa famille. L'un d'eux avait aménagé avec ardeur un nid douillet et planté des roses. Quant à moi, j'avais su respecter la rigueur zen du « jardin » où un palmier baignait dans un bassin factice décoré de griffes-de-sorcière.

Alger avait choisi Laghouat comme zone-pilote de vaccination. Ainsi nous immunisâmes avec enthousiasme, et plutôt deux fois qu'une, car les patients n'hésitaient pas à revenir afin d'obtenir double dose. Nos homologues de Colomb-Béchar, évidemment jaloux de nos glorieuses campagnes, proposèrent de vacciner contre le Sodoku ; mais, comme on dit là-bas, les chiens aboient, la caravane passe. Pour les Laghouatis, j'étais le *toubib sghir* ; le « jeune », ou le « petit docteur » (NB : je préférais la première version). Dans un moment d'aberration, je décidai un jour de me laisser pousser un collier de barbe. Je devins ainsi *boulaya*. Hélas, ma femme préférait pouvoir continuer à admirer l'arête de mes mandibules de corsaire ; je me rasai et rede vins *sghir*. Le corps des infirmières de l'AMS

était constitué avant tout par des religieuses à cornette. Dévouées et compétentes, elles tenaient leur poste avec autorité. Elles soignaient avec talent et ténacité en sachant refouler la compassion – qui irriguait forcément leur cœur de chrétiennes ferventes – et suggérer le curetage sans anesthésie. Sans doute adhéraient-elles pleinement à cette doctrine qui donne un prix infini à la douleur, selon le mot de François Mauriac qui fut, comme chacun sait, l'objet de ma thèse (Samie éditeur). Alternativement, nous tenions l'après-midi une consultation payante. Nous y retrouvions souvent les consultants du matin : convaincus d'être, en payant, mieux soignés, ils retrouvaient le même médecin qui prescrivait les mêmes produits, qu'il leur suffisait ensuite d'acheter à la pharmacie de la ville. Moralité : ce qui est donné ne vaut rien alors qu'un prix élevé reste un gage de qualité et d'excellence...

Laghouat signifierait « les jardins ». J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'une anti-phrase ; mais, en réalité, le contraste entre la végétation parcimonieuse de la cité et la stérilité du désert paraît la ville d'une image de luxuriance amazonienne. La vie de relation était intense. Existait une sorte de cercle où l'on trouvait, outre un tennis en terre si dure qu'on eût dit du ciment, un vénérable projecteur de cinéma. On pouvait ainsi, une ou deux fois par semaine, y voir projetés sur un drap blanc quelques films à peine rayés et souvent presque audibles. On pouvait aussi y boire, pour peu qu'on apportât ses bouteilles et ses verres. Parfois une soirée était organisée ; sur les slows langoureux du phonographe, les célibataires tentaient de convaincre les épouses vertueuses de se dévergondner. Des idylles se nouaient et alimentaient les conversations malveillantes des danseurs éconduits et des épouses délaissées. Certains prétendaient jouer au bridge en appliquant la méthode « canapé » d'Albarran qui, décédé peu avant, n'a jamais rien su de ce massacre de son enseignement. Un jour, on trouva la clef de la porte mystérieuse qui fermait le grand cube de béton placé au centre de l'AMS. Après une vingtaine de degrés, et une deuxième porte, on trouva une piscine. Elle avait vieilli et présentait quelques fissures. On fit réparer et repeindre. D'abord réservée aux médecins et à leurs familles, elle s'ouvrit bientôt aux infirmières (je ne parle pas de nos nonnes !). Après mon départ de Laghouat, sans doute peu après la Nuit du 4 août, les infirmières étaient sur le point de franchir à leur tour l'entrée du sanctuaire. Mais avant de

partir, je profitai de ces installations. Levé à l'aube, j'y allais en secret affiner la fluidité de ma brasse. En quelques mois seulement, je parvins à parcourir sans la moindre pause les douze mètres de la longueur. Certes, depuis l'arrivée de ma Pénélope, je ne regardais plus les pandas mais lire dans ses yeux attendris son admiration pour son gentil triton m'emplissait d'une satisfaction profonde.

La vie s'écoulait ainsi comme un long fleuve tranquille, le seul qui ne coula jamais à Laghouat. Pourtant, deux événements dramatiques secouèrent la quiétude de notre sommeil. Une nuit, nous fûmes réveillés par le tir d'armes automatiques. Cachant ma terreur sous un masque marmoréen je calmai les angoisses de la famille et me rendis, résigné, aux nouvelles. Le pogrom que j'avais imaginé n'était en fait que la commémoration de l'insurrection du 1^{er} novembre 1954. Le second se déroula pendant une sieste ; j'entendis soudain des hommes courir dans notre « jardin » : plusieurs soldats de l'ALN avaient investi mon territoire et murèrent ma porte d'accès au garage. Je rendis compte à l'autorité supérieure, qui en fit de même... Le résultat ne tarda point : mon garage ne me fut jamais restitué mais je fus autorisé à garer ma « Dauphine » dans la rue ; quand on se bat pour ses droits, on est toujours récompensé !

Laghouat, en raison de l'éminente qualité de ses médecins, reçut la mission de former les infirmiers de demain. Nous disposions de locaux adaptés et commodes : les fameuses baraques métalliques. Malgré nos *kachabias*, nous y grelottions l'hiver. En été, en sortant des baraques, on appréciait la fraîcheur extérieure qui avoisinait les 35 °C. J'enseignais plus de pathologie que je n'en connaissais ; aussi, quand, diplôme en poche, ils regagnèrent leur infirmerie, nos élèves agacèrent parfois le médecin en diagnostiquant avant lui une rougeole ou un diabète. Pendant le mois du Ramadan, le rendement des élèves s'effondrait ; amaigris, assoiffés, fatigués, ils s'intéressaient moins à la Triade de Durozier ou à l'Ostéoarthropathie hypertrophiante pneumique de Pierre Marie ; c'est ainsi que parfois un médecin put en remonter à son infirmier.

Après moins de deux ans de ce séjour, je ramenai en France ma famille, un tapis offert par le personnel de l'AMS – à l'évidence peu rancunier – et, envers ce pays, une tendresse que les années n'ont pas dissipée.

* PS : Je tiens à remercier Roger Ducouso (Bx 57) qui m'a fait l'amitié de relire et de mettre en forme ce catalogue de souvenirs insipides.